

Pour la suite de l'art **Entrevue avec Esther Trépanier**

Sébastien Hudon

Numéro 102, printemps 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hudon, S. (2009). Pour la suite de l'art : entrevue avec Esther Trépanier. *Inter*, (102), 120–121.

Dans le cadre de ce numéro sur la résistance des identités à l'ère de la globalisation, l'entrevue suivante a été réalisée avec Esther Trépanier, nouvelle directrice du Musée national des beaux-arts du Québec et successeuse de John Porter. Elle nous a présenté brièvement sa vision et l'orientation qu'elle veut donner à l'institution.

Pour la suite de l'art

PAR SÉBASTIEN HUDON

Quels sont pour vous le mandat et la spécificité du Musée des beaux-arts du Québec ?

Son mandat, sa mission est surtout la diffusion et le collectionnement en art du Québec. Vous savez, c'est le seul musée qui, de manière majeure – avec un *M* majuscule –, a fait avancer la connaissance et la diffusion de l'art au Québec. Pas juste par les expositions, surtout par les catalogues. Parce qu'il est très difficile de publier des livres illustrés en couleurs, le coût des reproductions – nécessaires en histoire de l'art –, étant lié à des impératifs économiques majeurs, fait que les éditeurs sont très réticents à publier de tels catalogues. Compte tenu des maigres tirages, de la rareté des lecteurs potentiels, la seule façon de réaliser de telles publications est par la voie de commanditaires ou, encore, en étant un musée. Et donc, le MNBAQ a pour mandat, et il le fait très bien depuis ses tous débuts, d'être l'endroit où se fait et se diffuse la recherche. Par ailleurs, le musée national étant situé dans la ville de Québec, qui n'a pas de musée d'art contemporain, son mandat se double aussi de promouvoir et conserver l'art contemporain ou actuel, l'art vivant qui sera l'art de demain.

Toujours en lien avec cette dernière question, qu'est-il pour vous, parmi les autres musées québécois et même d'Amérique ?

Son mandat est justement différent des autres musées en ce sens que ces derniers points font partie de sa constitution originelle et de son appellation même. Pour moi, ce que le MNBAQ a pris à cœur depuis quelques années est de considérer que l'art du Québec n'est pas seulement francophone, comme on l'enseignait à l'époque, soit d'une part issu de la filiation de la révolution que fut *Refus global* pour l'art moderne ou encore du régime français pour l'art ancien (grands portraits de la bourgeoisie du Québec ou grands tableaux religieux) d'autre part. Peut-être que ma génération s'est plutôt intéressée à l'art du Québec comme celui des artistes d'ici, quel que soit leur langue, leur religion, leur couleur, et qui vont apporter quelque chose à la société avec ce témoignage que l'œuvre d'art constitue. En fait, c'est parce que ces œuvres ont été réalisées ici qu'on s'y intéresse. Dans mon cas, les peintres juifs de l'entre-deux-guerres et Marian Scott, pour ne citer que ceux-là, m'ont permis de reconnaître cette spécificité à l'art d'ici, quelle que soit l'origine de ses créateurs. Donc, en continuation avec toutes mes expositions passées au MNBAQ et maintenant en tant que directrice, tel est pour moi son mandat : faire connaître et reconnaître l'art de tous les artistes et artisans de toutes les communautés qui ont contribué à l'art d'ici.

Sur cette même lancée, comment intéresser le public québécois à l'art d'ici à l'heure de la globalisation et de la perte des identités ?

C'est certainement un défi que tous les musées visent à réaliser. Par contre, je ne suis pas certaine que les identités se perdent. Je crois plutôt que les identités se redéfinissent, en ce sens que le concept d'identité québécoise, par exemple, a beaucoup fluctué à travers les années. Nous sommes passés en un siècle par le complexe « terre, famille, religion » où il fallait sauver la langue et le catholicisme. Par la suite, ces questions identitaires passaient par l'internationalisme de l'art moderne et se refusaient au repli, reconnaissant que l'ouverture était plus profitable, et s'en servaient pour mieux se définir eux-mêmes. Soit une redéfinition du nationalisme. Ce nationalisme en évolution rapide est ensuite passé par les débats sociolinguistiques dans les années soixante et soixante-dix, aussi sous Lesage et Lévesque, par une plus grande urbanisation, par l'investissement dans les infrastructures pour arriver à un Québec plus moderne au sens technique, mais aussi idéologique avec la laïcisation des institutions. La Révolution tranquille faisant son œuvre, quelques années passent, et nous assistons à la redécouverte du folklore québécois, armoires anciennes, musique qui sont revisités par les jeunes artistes tel Raoul Duguay ou les collectionneurs qui s'approprient leurs traditions (visuelle, formelle, orale, chantée) pour la redéfinir une fois de plus. Puis, dans les années quatre-vingt, ce sont les identités des villes qui se forment, les identités régionales aussi avec l'ouverture de centres d'art excentrés et souvent hors de la ville. Voilà, c'est ce qui me permet de dire que les identités ne se perdent pas, elles sont en constante redéfinition.

Comment, aujourd'hui, intéresser les gens à l'art du Québec ?

En présentant un regard neuf, une nouvelle vision. C'est ce que je voulais faire avec l'exposition des peintres juifs de Montréal. Résultat est qu'un nombre important de médias et de gens m'ont contactée, à ma grande surprise, je dois l'avouer, se disant très intéressés par ce sujet jusqu'alors plutôt inconnu du grand public. Il faut jeter un regard différent sur l'histoire pour arriver à intéresser les gens. J'ai remarqué, au fil des années, qu'il y a beaucoup plus de monde dans les musées qu'avant, ce qui laisse supposer que le travail incroyable entrepris par ceux-ci porte ses fruits, même si, bien souvent, il n'y avait peu ou pas d'argent pour y arriver.

Concernant les questions de financement, nous avons remarqué dans les vingt dernières années que les expositions internationales sont de plus en plus en demande par les musées et visent particulièrement à attirer un large public, s'érigeant en véritables entreprises commerciales. Qu'en pensez-vous ?

L'argent, nous le savons, est le nerf de la guerre. Il faut donc trouver des partenaires financiers, bien que l'on préférerait que l'art reste en dehors de ces préoccupations mais, que voulez-vous, c'est un impératif. Parce qu'étant un musée d'État, ce que l'État verse aux musées nationaux ne sert qu'au fonctionnement de base du musée : infrastructures et salaires. Ils doivent donc générer leurs propres revenus pour organiser leurs expositions, publier leurs catalogues et offrir des services éducatifs au public. Ce sont plusieurs millions de dollars qu'il faut trouver en revenus autogénérés : par les ventes de produits à la boutique (qui ont remplacé les belles librairies de musées), la location de salles et aussi les revenus à la billetterie.

L'œuvre d'art par cela tend-elle finalement à ne devenir qu'une simple marchandise ?

Non, ce serait réducteur de le voir de cette manière. Tout ce que j'ai dit précédemment implique qu'il faille calibrer des expositions plus « grand public » avec des expositions plus spécialisées pour permettre à un musée de fonctionner, économiquement parlant. En fait, c'est plus complexe que la question de simple marchandise. Donc, puisque nous n'avons pas les moyens financiers ni les collections que les musées européens conservent déjà, aussi puisque nous ne sommes pas le Metropolitan Museum et que nous n'avons pas derrière nous une longue tradition de mécènes qui font généreusement don de leurs précieuses collections au musée comme c'est le cas aux États-Unis, cela fait que l'on doit compter sur les dons d'œuvres beaucoup plus que sur des achats. Ainsi, ces expositions ont leur place dans la mesure où nous n'avons pas de collections substantielles d'art européen et que, comme musée géographiquement situé dans la ville de Québec, nous avons aussi pour mandat

de partager à la population des œuvres de l'art international. Présenter ces œuvres qui permettent de mieux comprendre ce qui aura été les sources d'influence non seulement pour les artistes d'ici, mais aussi ce qui a nourri plus largement l'imaginaire occidental et la tradition visuelle occidentale depuis longtemps. Je serai la dernière à dire que ces expositions d'art international ne sont que des produits dérivés. Je pense qu'une expo comme *Le Louvre* cet été, regroupant sous des thèmes différentes époques et différents styles, mais n'étant évidemment pas le Louvre, permettait au public d'apprécier des œuvres qui auraient pu être autrement un peu ardues et de les apprécier dans un contexte plus large. D'autre part, puisque le public généralement n'a pas la chance d'aller au Louvre trois fois par année, ce n'est qu'un aperçu d'un plus vaste ensemble, il faut se l'avouer. Il y aura bientôt une exposition d'art espagnol, de Murillo à Dali, à partir d'une collection privée. Bien sûr, les puristes remarqueront que certains artistes manquent à l'appel, mais n'étant pas le Prado et n'ayant pas les moyens de déménager le tout à Québec, ce sera un échantillonnage tout de même formidable. Ils ne sont donc pas que des produits puisqu'ils présentent des œuvres auxquelles autrement les gens n'ont pas accès. Cependant, on ne peut pas nier l'effet de marketing du *Louvre à Québec*, *L'Ermitage à Québec*, qui permet, nous le cachons pas, avec les revenus générés, d'organiser plusieurs expositions d'art québécois et d'art contemporain, et donc de remplir notre mission à tous les points de vue.

Sans négliger l'importance des expositions historiques, comptez-vous accorder plus de place à l'art actuel comme vous le faites si bien présentement avec l'exposition *C'est arrivé près de chez vous* ?

Oui, bien sûr, tout est une question d'équilibre... On aura alors droit à de l'art contemporain, mais aussi à d'autres expositions *blockbuster*, pour employer une expression consacrée. Cela a été fait assez bien dans le passé, mais cela doit devenir une constante. J'ai pour souhait de donner au MNBAQ cette possibilité de faire le pont entre les centres d'artistes et galeries d'art actuel, et si j'y arrivais, j'en serais bien contente. C'est déjà formidable de voir le grand public venir à cette exposition, un public qui n'aurait sans doute pas été dans ces lieux parallèles. Plusieurs autres sont déjà prévues dans le futur, gardez l'œil ouvert.

Quelle contribution neuve voulez-vous apporter au Musée et à laquelle vous tenez le plus ?

Que les gens d'ici soient aussi fiers de leur art que le sont les Américains du leur. C'est époustoufflant de voir comment ils exposent et parlent de leur art avec fierté ! J'espère sincèrement arriver à rendre cette fierté aux gens d'ici. ■

RÉFLEXIONS CRITIQUES

À la suite de l'entrevue, une brève analyse des réponses de M^{me} Esther Trépanier permet de constater l'ampleur de la tâche et les défis auxquels elle aura à faire face pour donner au MNBAQ les ailes de l'ange à l'heure de la globalisation. Étant conscient que plusieurs questions primordiales trouveront naturellement leurs réponses pendant son mandat, je vous présente certaines autres interrogations auxquelles nous serons aussi invités à réfléchir.

Quel sens donner au collectionnement et à l'exposition des œuvres en art du Québec ? Quels axes, œuvres et artistes privilégier, et pourquoi ? Plus spécifiquement, quelle sera la façon de présenter l'art dans le contexte québécois sans s'isoler de la scène nationale ou internationale ? Cela ne pourra se faire qu'en exposant l'art pour ce qu'il est, soit comme un vecteur et une réponse aux questionnements esthétiques propres aux artistes d'ici, créant ou ayant créé ici. Donc, c'est en respectant la pensée des artistes qui, par leurs œuvres, participent aux recherches épistémologiques visant la redéfinition constante des aspirations de notre société, ces rêves portant en eux-mêmes la définition de notre identité.

Dans un contexte plus large, il est question de l'identité d'un public éclairé, mais sous-estimé, dont le goût est plus capricieux et subtil qu'il peut sembler dans le discours courant : un public à qui il faut absolument faire confiance ; une foule innombrable qui aime voir sa société comme étant elle-même transformée par l'art d'ici ou d'ailleurs, qui cherche à se reconnaître ou à s'identifier là où l'artiste devient un vecteur privilégié d'affirmation ou d'opposition face aux idées et aux valeurs qui lui sont chères ; une multitude animée qui aime ces lieux de la pensée esthétique où le créateur même commande l'évolution de la connaissance et de la sensibilité vers des vérités plus nuancées en offrant une ou des façons inédites de voir et de percevoir la réalité.

Ainsi, un musée des beaux-arts doit par son discours promouvoir, analyser, expliquer, vulgariser l'esthétique et la création. Cela implique aussi que la vision de l'art et de son histoire commande une lecture constamment renouvelée de cette création. C'est effectivement ce qu'il faut pour intéresser le public. Car c'est précisément là où se situe la spécificité d'un musée des beaux-arts qui peut se démarquer des musées d'ethnologie avec une utilisation des œuvres qui ne se réduit pas à l'illustration socioanthropologique d'un thème, réduisant le sujet à un reflet de la vie en société ou confondant l'œuvre et l'artéfact. Le musée devrait permettre une compréhension de l'art par un accompagnement qui va au-delà de l'illustration en recourant en tout premier lieu à des œuvres choisies en fonction de leurs qualités plus que de leur nombre, pour ensuite toucher l'universel. Le thème s'imposera lorsque extrait de l'œuvre d'exception – choisie pour ses qualités plastiques – en s'élevant au-delà du sujet représenté qui n'est le plus souvent qu'une contingence choisie par l'artiste pour exprimer sa virtuosité.

Ainsi, si l'on expose les œuvres, le sujet doit demeurer un prétexte à expliquer la vision nouvelle donnée par l'artiste pour alimenter la forge bouillante de l'esthétique, en façonnant et refaçonnant sans cesse l'identité de son milieu, car il y inscrit ses préoccupations fondamentales pour répondre à ces questions : qu'est-ce que la beauté à notre époque et pourquoi ou pour qui créer ? Toutes ces choses demeurent à la portée du MNBAQ, souhaitons qu'il sera en mesure de les réaliser tout en tenant compte des questions économiques et des interrogations actuelles pour faire rayonner l'art d'ici.